

opinions

LE MEILLEUR DU CERCLE DES ÉCHOS

De la rébellion à la trahison

Le gouvernement a imposé des mesures claires et drastiques de confinement pour contrer le coronavirus. Tous ceux qui bravent ces règles sanitaires méprisent la science et trahissent la République, écrit Pascal Perri.

DÉSŒBÉISSANCE « Nous sommes entrés depuis quelques jours dans une période d'exception sanitaire. Le gouvernement français a placé les questions de santé publique au sommet de la hiérarchie des valeurs. Ce n'est pas encore le cas de tous les Français. Certains ignorent ostensiblement les consignes de sécurité. Des jeunes des "quartiers populaires" bravent chaque jour les forces de police et refusent le confinement. Une partie du pays résiste aux directives et se comporte comme si nous étions en effet constitués en archipel, séparés les uns des autres. »

PÉRIL NATIONAL « Ici, dans ces circonstances particulières, la science doit donner le tempo à toute la société. Or, ce qui est demandé aux Français est non seulement de se protéger eux-mêmes, mais de protéger tous les autres. Les plus fragiles. On demande aux Français un geste de solidarité active. Nous verrons si la République est capable de faire respecter la consigne sur tout le territoire. Nous verrons comment s'exprime la citoyenneté dans un moment de péril national. »

INDISCIPLINE « Comment expliquer l'indiscipline chronique ? En premier lieu, une partie de l'opinion pratique le négationnisme scientifique : les élites mentent à l'opinion et la communauté médicale qui en fait partie est complice de manipulations. Cette idée est dévastatrice. [...] En second lieu, une certaine esthétique de l'insubordination s'est développée en France auprès d'un public séduit par toutes les formes d'insoumission. [...] Aujourd'hui, concrètement, tous ceux qui dans les beaux quartiers comme dans les banlieues violent les règles sanitaires, tous ceux-là insultent la science et trahissent la République. »

Lire l'intégralité sur Le Cercle
lesechos.fr/idees-debats/cercle

DANS LA PRESSE ÉTRANGÈRE

Covid-19 : La censure en Chine, un risque pour le monde

South China Morning Post

● Face à l'épidémie de coronavirus la question est presque partout la même : avons-nous appris nos leçons ? Dans le « South China Morning Post », le chroniqueur Billy Huang estime que la Chine, en tout cas, ne les a pas apprises.

Après le décès le 7 février dernier du médecin Li Wenliang, un donneur d'alerte qui a été dans un premier temps arrêté, Pékin ne semble toujours pas avoir réalisé qu'« étouffer l'information peut être une question de vie et de mort pour le monde entier », écrit le journaliste. « Une Chine impénitente oblige le reste de la planète à s'éloigner », ajoute-t-il. La mort du docteur Li, qui est devenu aux yeux de nombreux Chinois un héros national, avait déclenché « d'énormes vagues pour demander la liberté de parole pour la société chinoise ». Les autorités dans un geste exceptionnel avaient même envoyé à Wuhan, une mission d'enquête. Mais il a fallu six semaines avant de connaître le moindre détail.

Autre signe : un reporter de l'agence Xinhua, salué également comme un héros pour sa couverture de l'épidémie, a écrit ensuite des articles pour affirmer que Li et les donneurs d'alerte « répandaient des rumeurs » et que le risque initialement de transmission était faible. Des « propos absurdes » qui ont fait réagir les réseaux sociaux. Des réactions rapidement censurées. Et le « Post » énumère d'autres exemples en rappelant qu'après l'épidémie de SARS de 2003 qui avait affecté 8.000 personnes et fait 800 morts, le président alors Hu Jintao « avait dû admettre la responsabilité de la Chine ». Pour le Covid-19 le monde n'a pas connu une telle attitude. Un porte-parole du ministère des Affaires étrangères chinois a même accusé l'armée américaine d'être responsable. Cependant, écrit le journaliste, il faut espérer que « Li Wenliang ne soit pas mort en vain ». — J. H.-R.



Le 21 février 2020, à Nanning, dans le sud de la Chine, des membres de l'équipe médicale assistent à une cérémonie avant de partir pour Wuhan. Photo Chine nouvelle/Sipa

Lutte contre l'épidémie : la leçon de civisme de l'Asie

Le régime chinois, tout comme la Corée et Taïwan on réussi à faire reculer l'épidémie de coronavirus parce que la culture asiatique place l'intérêt de la communauté au-dessus de l'intérêt individuel. Un sens du collectif que l'Occident, a perdu et qu'il faut de toute urgence restaurer.

LE REGARD SUR LE MONDE de Dominique Moisi



À travers les nouvelles « routes de la soie » – projet géopolitique autant qu'économique – la Chine étend son influence sur le monde. Aujourd'hui, c'est sa protection – au sens le plus littéral du terme – qu'elle offre au monde. Après l'Italie, la France vient de recevoir un million de masques en provenance de Chine. Il y a quelques semaines encore, le pouvoir chinois était sous le feu des critiques. « Le virus chinois » ne risquait-il pas d'être, pour Xi Jinping, l'équivalent de ce que Tchernobyl avait été pour l'URSS sur le déclin, le début de la fin ?

Aujourd'hui, la pandémie maîtrisée sur son territoire (on l'espère définitivement), Pékin n'a pas le triomphe modeste. Après la résistance démocratique de Hong Kong, l'émotion soulevée en Chine continentale même par la mort du Dr Li – le médecin qui, avant les autres, avait souligné la dangerosité et l'extension rapide du coronavirus – le pouvoir chinois entend reprendre la main et promouvoir le soft power de la Chine. Il est vrai que le monde occidental, de l'Europe aux États-Unis, semble tout faire pour lui faciliter la tâche.

Les limites de l'individualisme Pourtant, contrairement à ce que proclame Pékin, la crise du coronavirus n'est pas la preuve de la supériorité du modèle autoritaire à la chinoise. Elle est avant tout la démonstration des limites de l'individualisme et de l'égoïsme à l'occidentale. Si la Chine ne saurait être pour nous un modèle, l'Asie nous oblige à repenser le nôtre. Pour la troisième fois en un peu plus d'une décennie, la Chine nous juge de manière critique : « En 2007-2008, votre modèle économique a montré des signes de faiblesse grave et c'est la Chine qui a sauvé le capitalisme mondial. En 2016 – du référendum sur le Brexit en Grande-Bretagne à l'élection de Donald Trump aux États-Unis – votre modèle politique a lui aussi montré ses faiblesses. Jamais deux sans trois, en 2020, c'est votre gestion désordonnée, inefficace, de la pandémie qui est en train

d'établir de manière claire la supériorité de notre modèle sur le vôtre. Il y a eu plus de morts en Italie qu'en Chine, pour une population plus de vingt fois inférieure ! Et vous prétendiez nous donner des leçons hier ? »

Il est vrai que, pour la troisième fois en moins de dix ans, l'Italie s'est sentie bien seule en Europe. A quoi sert une Union européenne, qui, non seulement ne vous protège pas, mais vous sanctionne sur le plan économique, vous a abandonné sur la question des migrants et laisse la Chine venir à votre aide quand le coronavirus semble gagner la guerre contre vous ? De fait, il existe comme un étrange parallélisme entre le triple sentiment de revanche de la Chine sur l'Occident et le triple sentiment d'abandon de l'Italie par l'Europe.

Il existe comme un étrange parallélisme entre le triple sentiment de revanche de la Chine sur l'Occident et le triple sentiment d'abandon de l'Italie par l'Europe.

La réalité est plus complexe qu'il n'y paraît. Elle ne saurait se limiter à la simple discussion des mérites comparés des régimes autoritaires et des régimes démocratiques. Européens et Américains ont en matière de lutte contre le coronavirus des leçons à apprendre de l'Asie : et ce tout autant de la Corée du Sud, du Japon, de Taïwan, de Singapour et de Hong Kong que de la Chine. Mais nous devons le faire avant tout sur un plan culturel et pas sur un plan politique. Les différences de comportements entre Asiatiques et Occidentaux tiennent moins à la culture politique – la Corée du Sud, le Japon et Taïwan sont des démocraties, Singapour respecte l'état de droit, Hong Kong essaie de le faire, la Chine ne connaît ni l'une ni l'autre – qu'à la culture tout court.

« Chacun chez soi » ne veut pas dire « chacun pour soi »

Sur ce plan, les différences sont profondes, en particulier dans le rapport à soi et le rapport à l'autre. Il y a la prééminence absolue donnée à l'individu en Occident. Il existe un meilleur équilibre entre le souci du groupe et celui de

l'individu dans les pays asiatiques mentionnés plus haut.

« Science sans conscience est la ruine de l'âme », écrivait Rabelais. On pourrait, le plagiant, dire que, face à la pandémie, « la démocratie sans le civisme est la ruine du corps ». Les images de ces Italiens qui, de leurs balcons, chantent pour se redonner le moral sont très belles. Mais si l'Italie en est arrivée à la situation qui est la sienne aujourd'hui, pour des raisons multiples – le manque de respirateurs, la pénurie de tests et de masques, la moyenne d'âge élevée de sa population, la densité urbaine des villes du Nord – c'est aussi par manque de civisme initial, par le non-respect des règles de sécurité élémentaires. Et sur ce plan, la France n'a aucune leçon à donner aux Italiens. « Chacun chez soi » ne veut pas dire « chacun pour soi » et « au diable les autres ».

Respect de l'autre

Les citoyens qui se sont pressés dans les gares pour quitter les villes, ou qui se précipitent encore vers les supermarchés pour constituer des stocks, tous ceux qui continuent de se promener comme si de rien n'était, sont la criante illustration d'un manque de lucidité et de civisme élémentaire. Les Asiatiques qui se sont habitués à porter des masques depuis très longtemps (ils en disposent, eux) ne le font pas seulement dans le but de se protéger eux-mêmes, mais par respect de l'autre et de la communauté tout entière.

Face à une pandémie comme le monde n'en a pas connue depuis un siècle, les sociétés qui peuvent opposer au virus un civisme sans faille et une culture qui met l'accent sur l'intérêt de la collectivité, disposent d'un avantage structurel.

Ce sens de la solidarité collective doit s'appliquer à l'intérieur des Nations qui composent l'Europe, mais aussi à l'égard des pays de l'Union dans leur ensemble. Il y va tout simplement de la survie du projet européen. Le coronavirus est plus dangereux pour l'Union que le Brexit. Entre une Grande-Bretagne qui veut partir de son plein gré et un pays fondateur comme l'Italie qui se sent abandonné au pire moment, la hiérarchie des périls est simple à établir. L'Union européenne sera civique et solidaire ou ne sera plus.

Dominique Moisi est conseiller spécial de l'Institut Montaigne.

LE LIVRE DU JOUR

La grande colère du monde

LE PROPOS De Beyrouth à Hong Kong, de Bagdad à Santiago, de Barcelone au Caire, le monde a connu en 2019 une vague de protestation contre les ordres établis. Certes tous ces mouvements, comme en Algérie ou encore en France avec les Gilets Jaunes, n'ont ni la même nature ni les mêmes raisons, mais ils marquent vraisemblablement la fin de la mondialisation heureuse. Qu'en sera-t-il demain lorsque nous nous réveillerons de la pandémie du Coronavirus ? Myriam Benraad, chercheuse à l'Iremam (Institut de recherches et d'études sur les mondes arabes et musulmans-CNRS) ne suit pas les traces d'un Michel Foucault et de son histoire de la folie, mais elle remonte aux Antiques pour amorcer une géopolitique de la colère, l'une des émotions les plus puissantes qui façonne à sa manière l'histoire. Se souvient-on de la colère d'Achille, furieux de se voir ravir par Agamemnon la captive Briséis ?

L'INTÉRÊT Ouvrage d'érudite, ce livre lève le voile sur un certain



Géopolitique de la colère

Myriam Benraad,
Edition le Cavalier Bleu,
184 pages, 19 euros.

nombre de mécanismes de la colère. On reste dans le sillage de « la géopolitique de l'émotion » de Dominique Moïsi (Flammarion, 2008).

LA CITATION « La colère, si elle est indéniablement constructive dans certains cas [...] est aussi un symptôme morbide de systèmes économiques et sociopolitiques malades, d'une globalisation qui pourrait avoir atteint ses limites ». — J. H.-R.